Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 48

Artikel: Les serpents : légende de la Vallée d'Anniviers
Autor: T.A.L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217613

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES SERPENTS

Légende de la Vallée d'Anniviers

Autrefois, le riant vallon de Zinal était infesté de serpents. On n'osait guère s'y aventurer, et on n'y restait que le temps strictement nécessaire pour la fenaison. Malgré une lutte incessante contre les dangereux reptiles, ceux-ci se multipliaient toujours davantage, et les gens voyaient avec peine arriver le moment où ils devraient complètement abandonner ce site fertile et agréable.

Un jour cependant, venant on ne sait d'où, arriva un personnage à l'allure mystérieuse qui s'offrit, moyennant certaine condition, de débarrasser le vallon des vipères malfaisantes. Il fallait sonner sans discontinuer la petite cloche de Zinal, pendant que lui, accomplissait sa mission, qui consistait à massacrer les reptiles.

Au jour convenu, l'homme partit, armé seulement d'une flûte avec laquelle il jouait un air tout à fait ancien. Il parcourut ainsi en jouant, monts et pâturages de la vallée. Bientôt on vit arriver sur la place de la chapelle de Zinal quelques reptiles, puis il en vint par bandes serrées, et tous les alentours en fourmillaient. Les serpents se jettèrent les uns sur les autres et s'entre-tuèrent. Il y avait déjà des heures que le charmeur était parti, et les serpents commençaient à se faire de plus en plus rares ; fatigué dans son travail, le sonneur s'arrêta un instant. Aussitôt, les quelques reptiles qui avaient survécu à la lutte, cessèrent de se combattre et allèrent se réfugier sous l'alpe de Lirec, où; rencontrant le charmeur, ils le dévorèrent.

Depuis lors, tout le vallon de Zinal fut débarrassé de la présence de ces redoutables reptiles, sauf l'alpage de Lirec où s'étaient réfugiés les derniers survivants et celui de l'Apitettaz, où le charmeur n'était pas encore arrivé.

T. A. L.

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

Le dîner.

Le charmant dîner que je fis avec mes amis de Morges ! O bons Helvétiens, combien je vous aime ! peuple franc, ouvert et loyal ! Puisse la contagion du luxe dévorant et du desséchant égoïsme ne jamais t'atteindre !

Sans les propos joyeux, les heureuses saillies et les bons mots, les meilleurs repas ne sont qu'une déglutition animale. On nous servit une oie si dure, si dure que le meilleur couteau ne put aller jusqu'à la chair. L'ami Régis, bon plaisant, à qui un an auparavant notre aubergiste en avait servi une de la même résistance, l'appelle et lui dit très sérieusement :

— Monsieur, n'est-ce pas là l'oie de l'année dernière ?

Le père la Joie, grand destructeur de châtaignes, s'écria à la fin du repas :

— J'ai mangé autant de marrons que Samson tua de Philistins.

— Avec les mêmes armes, lui répondis-je.

La plaisanterie était un peu forte. La Joie feignit d'en rire; mais je vis qu'elle lui restait sur le cœur, et qu'il buvait un coup pour la faire passer. A l'instant un sentiment désagréable détendit les fibres de mon cerveau, montées sur le ton de la gaîté.

— Ami, lui dis-je en lui serrant la main d'une façon qui sollicitait ma grâce, cette plaisanterie t'a-t-elle fait de la peine ?

— Mon cher, me répondit-il en échangeant avec moi un regard d'amitié, souviens-toi qu'un mets perd son goût quand on y met trop de sel.

On ne sent jamais mieux le prix d'un ami que lorsqu'on reconnaît des torts à son égard.

« Un ami vrai est une seconde conscience. »

Le petit écu.

En passant près de la grande salle de l'auberge, j'entendis deux personnes qui se disputaient avec chaleur. J'aime les disputes ; le caractère de l'homme ne se développe à fond que quand la passion le met en jeu ; c'est un sable qui dort sous une eau profonde, et que l'agitation des flots fait monter à leur surface. J'entre ; je vois deux ecclésiastiques aux prises sur la grâce, la prédestination, etc. A peine m'aperçurent-ils. J'allai m'appuyer contre le fourneau, d'où je les examinais du coin de l'œil.

Le premier, grand orthodoxe (mon père m'a donné le signalement de ces messieurs)) avait une figure si grave, si cagote, si croyante aux peines éternelles !... Ce n'était pas un homme; il me paraissait trop occupé du Dieu qu'il se forgeait à sa guise, pour l'être un peu de ses semblables... Passons vite au plus jeune. Il avait sur sa physionomie une teinte de sensibilité douce, je ne sais quoi d'humain qui m'annonçait un de mes frères en lui plutôt qu'en l'autre. Je l'approuvais avant qu'il eût ouvert la bouche et il ne l'ouvrait jamais que je ne fusse content d'être de son avis.

— Que je vous plains, mon cher, dit le plus vieux d'un air contrit, en vous voyant des sentiments si hétérodoxes !

— Ah ! Monsieur, si vous croyez que de faibles mortels, maîtrisés par les passions, et déjà misérables dans ce monde, seront livrés dans l'autre à des tourments sans fin, je vous plains bien davantage; quant à moi, cette croyance est reprouvée et par mon cœur et par ma raison.

— La foi, la foi sur tous les points ! sans cela supplices éternels !...

Je passais rapidement la main sur le fourneau qui me parut en feu, tant cette réponse me fouetta le sang ! L'hôte entra dans ce moment, une assiette à la main.

— Je quête, messieurs, pour un pauvre étranger que des voleurs ont maltraité, dépouillé, et qui n'a pas de quoi continuer sa route.

— Il n'y a rien, il n'y a rien ! cria le vieil ecclésiastique d'une voix rogue, et repoussant de la main l'assiette qui était presque encore à la porte. Nous sommes accablés de ces gens-là.

Le jeune sort un petit écu et le met sur l'assiette, en disant :

— Eh ! monsieur, c'est le premier d'aujourd'hui.

Je prends le petit écu, et le montrant au vieil ecclésiastique :

— Monsieur, voilà la bonne orthodoxie !

L'étranger.

Quand l'hôte eut fait sa collecte, je le suivis sans dire mot, curieux de voir l'étranger dont il s'agissait. J'entrai dans la cuisine, et je vis cet homme tirant son mouchoir, à la vue de l'assiette, pour essuyer ses larmes. Il reçut l'argent d'un air si honteux, que je crus qu'il ne voulait pas le prendre. L'hôte le lui voyant tenir en main, sans oser le mettre en poche :

— Prenez, lui dit-il, prenez, monsieur; quand on est malheureux la honte est déplacée.

L'argent restait toujours sur l'assiette; cet infortuné ne pouvait se résoudre à le prendre.

— Eh ! mon ami, lui dis-je en sautant à son col, que je suis charmé de retrouver en vous un de mes anciens compagnons de collège, et de pouvoir vous être utile ! Refuserez-vous le prêt d'un ami ? (Quand on a de cette crasse, qu'on appelle or, comment ne pas se hâter de la placer chez un malheureux, pour qu'elle vaille quelque chose ?)

Cet étranger me parut plus sensible à la manière amicale dont je l'accueillais dans son état de misère, qu'aux secours que je lui tendais, et qu'il accepta sans répugnance, en priant l'hôte de rendre à chacun ce qu'il avait mis sur l'assiette. Il cherchait à me reconnaître.

— Pardon, lui dis-je, je suis forcé de me retirer, je vous reverrai...

On me demandera qui était cet étranger ?... un homme.

L'hôte alla rendre à chacun ce qu'il avait donné. Je le suivis.

— Monsieur, dit-il au jeune ecclésiastique, voilà votre petit écu dont cet étranger n'a pas besoin.

— Il servira, répondit-il, pour quelqu'autre malheureux.

Je regardai le vieil ecclésiastique... il rougit. La vertu n'est pas morte dans cet homme-là.

L'enterrement.

J'approchai d'une fenêtre qui donnait sur la rue. La première chose qui frappa mes regards fut un enterrement. Je ne crains point de m'accoutumer à voir mon dernier vêtement; je me plais même à me familiariser avec la mort; je voudrais, quand elle viendra, la recevoir aussi gaîment que ma maîtresse... Pourquoi ne le pourrais-je pas? Qu'est-ce que la vie?... Un bruit auquel la mort nous ferme l'oreille.

Celui qui conduisait la marche m'intéressa vivement. Ses yeux fixés sur un mouchoir où ruisselaient leurs larmes; sa démarche mal assurée; le recueillement de sa douleur profonde; des signes de repentir qui lui échappaient de temps en temps, tout me le fit prendre pour un criminel qu'on menait au supplice... Hélas! mes soupçons n'étaient que trop fondés; c'était un père qui conduisait au tombeau une fille chérie dont il avait causé la mort... La nature était son bourreau.

Je descendis dans la rue: ce léger éclaircissement m'en avait fait désirer un plus ample. Je suivis le convoi. La consternation des parents de Marianne, sa mort prématurée, tout me parlait en sa faveur.

— Monsieur, dis-je à la personne qui, sans être parente de Marianne, me paraissait la plus sensible à son malheureux sort, la plus disposée à me faire son éloge; permettez-moi de vous demander quelques détails au sujet de ce convoi?

Celui à qui je m'adressai, voyant l'intérêt avec lequel je le questionnais, me prit d'abord en affection, et me fit le récit suivant, dont je ne perdis pas un mot. *(A suivre.)*

Entre amies. — On cause d'une absente :

— Cette pauvre Irène, elle passe ses journées entières en tête-à-tête avec son miroir !

— Dame elle se sent vieillir et espère se conserver.. dans la glace !

Au restaurant. — Au moment de payer la note.

— Vous me comptez le pigeon dix francs !

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce donc qu'il avait d'extraordinaire ?

— Il était apprivoisé.

A l'audience. — Le président : Vous avez frappé cet homme avec cruauté.

L'accusé : Que voulez-vous ? il n'y a que les coups pour en venir à bout : c'est un idiot !

Le président, sévère : Les idiots sont des hommes, comme vous et moi !

ASSOCIATION DES VAUDOISES

Les Vaudoises d'Aigle se font un devoir de vous informer que l'article paru dans le *Conteur* concernant le Chansonnier romand, n'émane pas de la section d'Aigle, mais d'un membre qui a exprimé une appréciation personnelle et cela sans en référer au Comité qui regrette infiniment cet incident.

La Commission du *Chansonnier* déclare une fois pour toutes que si les œuvres de Doret et de Dalcroze ne figurent pas dans le recueil, c'est qu'elles sont la propriété de leurs éditeurs.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.